

Et, s'échauffant un peu :

—Croyez-vous que je vais exposer Richard à votre examen, à vos questions, à vos hésitations qui seraient pour lui, dans son état, une torture véritable ? Je ne vous ai rien caché de ce qui le concerne, je le jure, et ce que vous savez doit vous suffire pour prendre une décision.

Simone n'avait pas un instant envisagé comme acceptable cette nouvelle et folle exigence qui mit le comble à son dédain.

—Ma décision est toute prise, dit-elle ; je refuse.

—Fort bien, ma chère. Vous êtes libre.

Lady Eleanor ne manifestait aucun dépit ; mais comme Simone se disposait à sortir, elle la rappela.

—Vous laissez là vos lettres ! Il faudrait pourtant y répondre.

Un instant, Simone avait tout bravé, tout oublié. Maintenant, de nouveau, se rappelant.

—Ma tante ! implora-t-elle.

Sans l'écouter, lady Eleanor continuait :

—Vous direz à vos parents qu'ils n'ont plus rien à espérer. Vous pourrez leur expliquer comment leur sort a été dans vos mains et comment vous avez choisi pour eux l'opprobre et la pauvreté. Peut-être auront-ils quelque peine à vous remercier. Allez, ma chère. Vous n'avez plus de temps à perdre.

Simone sortit lentement, ne sachant pas bien de qu'elle faisait ni où elle allait. Trois ou quatre fois, elle se trompa de chemin avant de regagner sa chambre, et, quand elle s'y retrouva enfin, elle demeura un instant hébétée, chancelante, ne voyant, ne sentant, ne pensant presque rien, rassemblant toutes ses forces, toutes ses facultés pour soutenir un poids très lourd qui pesait sur elle, qui, sans cela, l'eût écrasée : l'impression d'un désastre irréparable, le sentiment d'une terrible responsabilité, le remords confus d'une faute vague.

Les choses redevinrent soudain précises à son esprit, et alors, loin de s'apaiser, sa souffrance s'accrut, s'aiguisa, prit cent formes diverses. Il fallait, à présent, comme l'avait dit lady Eleanor, apprendre à ses parents le résultat de son voyage.

Elle alla à sa table et essaya de rédiger un télégramme.

Mais, tandis qu'elle écrivait, il lui semblait voir distinctement, ainsi qu'on voit dans un kaléidoscope, la scène qui se produirait au moment où cette dépêche arriverait à son adresse. Le petit papier bien était entre les mains de M. d'Avron ; il le dénichait avec empressement, avec espoir. Sa femme se penchait sur son épaule pour lire plus vite. Puis, aussitôt, la déception amère, l'expression désolée des visages. Cette vision était à Simone la force d'achever sa tâche. Chaque mot, à peine écrit, lui semblait un dard lancé au cœur des siens, et elle le retenait, l'effaçait, le changeait indéfiniment, cherchant en vain la manière de formuler doucement la cruelle vérité.

L'obstacle était sans doute brutalité du style télégraphique. Elle commença une lettre qu'elle déchira, la recommença, pour la déchirer encore. Loin d'adoucir l'effet de la fatale nouvelle, les périphrases ne servaient qu'à y ajouter un énervement douloureux.

Simone jeta sa plume. Le mieux était de tout dire de vive voix. Ses compagnes devaient quitter York ce même soir : en partant tout de suite, elle pouvait les rejoindre, être à Paris le lendemain.

Avec une activité fébrile, elle se mit à faire sa malle, heureuse malgré tout de sortir de cette maison maudite, d'aller vers ceux qu'elle aimait, vers son chez elle.

Mais, à la première réflexion, cette joie instinctive se dissipa. Elle ne devait s'attendre à trouver au retour que des douleurs, des regrets, des reproches.

Des reproches ! Est-ce qu'elle ne les aurait pas mérités ? Est-ce qu'en cet instant, si elle l'avait voulu, bien voulu, ses parents ne seraient pas en sûreté, à jamais honorés, heureux, prospères ? Presque involontairement elle songea qu'elle n'aurait pas dû peut-être répondre à sa tante par un refus si net, si prompt, et, aussitôt, elle se repentit d'avoir pensé cela, frémissante d'une nouvelle révolte à l'idée de cette chose horrible : sa jeune vie achetée à prix d'argent, jetée en pâture à un être repoussant, à une sorte de monstre, obligé de cacher sa laideur. Elle ne pouvait avoir pitié de cet homme dont l'amour n'était qu'une injure, la recherche qu'une odieuse tyrannie. Et parenté qui le nuisait le lui rendait plus méprisable encore, et elle avait hâte de s'éloigner, ne fût-ce que pour ne plus jamais entendre parler de lui, pour fuir à jamais son invisible présence.

Elle se remit à sa besogne un instant suspendue, puis, de nouveau, s'interrompit pour reprendre les lettres et les relire. Elle éprouva, à cette seconde lecture, une émotion bien plus vive encore qu'à la première. Chaque phrase lui allait au cœur, comme un cri de détresse, l'appel ou le conseil d'une voix aimée, et il lui semblait coupable, barbare, impossible d'y rester sourde. A la dernière page, son père avait griffonné en travers quelques lignes, passées d'abord inaperçues. Elle les déchiffra. Cela commençait ainsi : " Au cas où nous ne nous reverrions pas..." et, nettement alors, elle comprit que cette journée passée sans secours, elle ne le retrouverait plus.

Elle regarda sa pendule. Midi sonnait ; c'était la moitié du délai suprême qui expirait déjà. Simone sentit son courage s'évanouir soudain, et, tombant à genoux devant son lit, la figure cachée dans ses mains, elle se mit à sangloter comme un enfant.

Une main se posa sur son épaule, et, de force, elle dut relever sa figure en larmes.

Lady Eleanor était là, prête à profiter de cette défaillance, sans doute attendue.

—Faut-il faire atteler pour vous reconduire à la gare ? demanda-t-elle brièvement.

Simone bégaya entre deux sanglots :

—Pas encore.

—Ah ! ma proposition vous semble digne d'examen !... Examinez à loisir. Je ne suis pas pressée, moi.

Lady Eleanor fit un pas pour s'éloigner. Simone la retint par sa robe,

—Non, restez... Écoutez... C'est tout de suite qu'il faut agir !

—Mais, ma chère, pour agir, je n'attends que votre promesse.

—Vous promettez... Comment voulez-vous... ? Je ne sais pas moi-même ce que je pense ; je dépends de mes parents.

—Je me charge d'obtenir leur consentement. Donnez-moi le vôtre.

—Eh bien ! je les consulterai ! Je verrai... j'essayerai... Venez-nous en aide, et, par reconnaissance...

Lady Eleanor secoua la tête, et, avec son rire impitoyable :

—La reconnaissance est beaucoup moins pressante que la nécessité. Vous ne vous déciderez jamais, si vous ne vous décidez pas aujourd'hui.

—Aujourd'hui !... Vous ne pensez pas... Vous ne pouvez exiger sérieusement...

—J'ai le droit de demander en échange d'un service immédiat et positif une promesse immédiate et positive aussi. Donnez-moi votre parole pure et simple d'épouser mon fils, et à l'instant même, là, sous vos yeux, je télégraphie à mon banquier de Paris de mettre l'argent à la disposition de votre père. Cela vous va-t-il ?

Lady Eleanor, allant à la table, prenait la plume rejetée par Simone, et la vision qui hantait tout à l'heure la jeune fille se transformait.

A travers l'espace, les mots couraient, volaient, messagers de paix et de joie, et là-bas, à la maison, il n'y avait plus que des visages heureux, des sourires et des bénédictions.

—Sommes-nous d'accord ? demanda lady Eleanor, tenant toujours sa plume.

Simone s'éveilla de son rêve :

—Non, non, dit-elle en laissant retomber sa tête, je ne peux pas...

Lady Eleanor vint s'asseoir sur le lit. Entre ses doigts glacés, elle prit une des mains de Simone, et, penchant sur la jeune fille sa face pâle et rigide, elle se mit à parler.

Les études faites du caractère de Simone lui servaient maintenant. Avec une merveilleuse habileté, elle savait l'émouvoir, l'effrayer, la toucher juste à l'endroit sensible. C'étaient toujours les mêmes choses qu'elle lui répétait, de la même voix monotone, faisant, pour ainsi dire, pénétrer de force ses arguments dans le cerveau de Simone, dominant peu à peu, de sa volonté inflexible, cette volonté affaiblie, jusqu'à ce qu'en l'écoulant, la jeune fille, en vint à sentir vaciller ses propres idées, à douter de sa raison, de son devoir et de la réalité.

Par un dernier effort, la pauvre enfant tâcha d'échapper à cette fascination.

—Oh ! mon Dieu ! dit-elle, si j'avais quelqu'un pour me conseiller !

Elle cherchait vainement : ceux qui l'auraient protégée, guidée, plainte au moins, étaient hors de portée, et elle n'avait là personne qui pût prendre son parti, qui fût de sa famille, de son pays ; elle était livrée sans secours au pouvoir de ses persécuteurs.

Elle se sentait abandonnée de tous.

Il lui venait de ces pensées bizarres, inspirations ou folies, telles qu'en suggèrent les circonstances extrêmes :

—Menez-moi à votre fils, demanda-t-elle tout à coup à lady Eleanor. Il porte mon nom. Il a peut-être un sentiment d'honneur, et c'est lui qui me défendra !

Elle s'avancait résolument, charmante en sa noble hardiesse.

Lady Eleanor l'arrêta.

—Je vous mènerai à Richard quand vous serez sa fiancée. Jamais avant !

—Vous avez dit qu'il y avait dans les environs un prêtre catholique, un prêtre français. Où est-il ? Je veux le voir.

—A quoi bon ?

—Alors ne parlons plus de rien, car jamais je ne me déciderai ici, sous une pression semblable à celle que vous exercez sur moi !

Cette fois, Simone était résolue.

Lady Eleanor eut une courte hésitation.

—Préparez-vous, dit-elle enfin, on va vous conduire chez le Père